

Recherches sociographiques



Hélène PELLETIER-BAILLARGEON, *Marie Gérin-Lajoie. De mère en fille, la cause des femmes*

Brigitte Caulier

Volume 29, numéro 1, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056346ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056346ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caulier, B. (1988). Compte rendu de [Hélène PELLETIER-BAILLARGEON, *Marie Gérin-Lajoie. De mère en fille, la cause des femmes*]. *Recherches sociographiques*, 29(1), 125–127. <https://doi.org/10.7202/056346ar>

chacun. Certes, cela permet de faire voir chacune des œuvres par une multitude de détails concrets : les parties II et III abondent en descriptions qui constituent le réel intérêt de l'ouvrage. Mais à aucun moment ne nous sont exposées les références indispensables permettant de situer les œuvres dans leur cadre historique.

L'utilisation des dichotomies « inaptes au travail / aptes au travail », « en institution / à domicile » aurait exigé, au moins, une référence aux problématiques du contrôle social, de l'économie libérale, des rapports entre le capital et le travail. Mais de toute évidence, l'auteur a mis de côté et ignoré toutes les études récentes qui abordent ces aspects de la question. Mieux, elle semble endosser, ainsi que le laisse voir l'épilogue, l'idéologie qui sous-tend l'organisation charitable au XIX^e siècle. Elle n'aborde même pas l'importante question du réformisme social qui a balayé cette époque, si ce n'est par des allusions passagères. Elle tient à souligner le rôle considérable des femmes (laïques et religieuses) dans la mise sur pied de toutes ces institutions ; elle rapporte même les anomalies juridiques qui ont été consenties, à ce moment-là, pour permettre l'autonomie de leurs initiatives. Mais elle ne fait pas l'indispensable rapprochement entre cette activité et l'émergence du féminisme primitif ; pas plus qu'elle ne rattache ce mouvement philanthropique féminin à ses manifestations internationales. Si un modèle québécois d'assistance émerge au XIX^e siècle, c'est certainement le recours massif aux congrégations religieuses féminines. Or les conditions d'apparition de ce phénomène ne sont ni explicitées ni même suggérées.

En somme, l'ouvrage tente de combler une lacune réelle dans l'historiographie, mais des défauts de méthode et d'organisation en diminuent singulièrement la portée. Il nous apporte beaucoup d'informations inédites mais aucune des explications fondamentales qui auraient enrichi notre connaissance du XIX^e siècle.

Micheline DUMONT

*Département d'histoire,
Université de Sherbrooke.*

Hélène PELLETIER-BAILLARGEON, *Marie Gérin-Lajoie. De mère en fille, la cause des femmes*, Montréal, Boréal Express, 1985, 382p.

L'histoire des femmes s'enrichit d'une biographie généreuse avec l'ouvrage qu'Hélène Pelletier-Baillargeon consacre à Marie Gérin-Lajoie. La journaliste se défend de faire œuvre d'historien et son éditeur n'aurait certainement pas prisé un lourd appareillage critique pour un livre destiné au grand public. L'enquête n'en est pas moins menée avec sérieux à partir des écrits de Marie Gérin-Lajoie et des témoignages encore possibles de ses contemporains.

Les archives de l'Institut Notre-Dame-du-Bon-Conseil et de ses différentes maisons n'ayant pas encore été classées, l'auteur a centré sa biographie sur la personnalité de la fondatrice, sa formation et la spiritualité qui motive ses œuvres. La charpente du livre témoigne de cette orientation : trois parties sur quatre portent sur ces aspects. Dans un premier temps, Hélène Pelletier-Baillargeon nous présente ces « grandes familles » qui ont

formé Marie Gérin-Lajoie. Celle-ci est née dans un milieu privilégié, favorable à l'éclosion de fortes personnalités y compris chez les femmes. Les hommes de la famille Gérin ne manquent pas de talents, qu'on pense au journaliste Étienne Parent et surtout au sociologue Léon Gérin, oncle de Marie, dont l'influence sera déterminante sur elle. Les Lacoste ont combattu dans les deux camps pendant les Rébellions. Plus encore, des femmes exceptionnelles entourent Marie. Sa tante Antoinette Gérin-Lajoie, qui a choisi le célibat pour réaliser ses projets, participe à la création de l'École ménagère provinciale à Montréal en 1906. L'année suivante, sa tante Justine Lacoste, épouse de Gaspé-Beaubien, fonde l'hôpital pour enfants Sainte-Justine. C'est Marie Lacoste Gérin-Lajoie qui sert de modèle à sa fille ; entre les deux s'instaurent une complicité et une collaboration à toute épreuve. Une mère attachante, doublée d'une intellectuelle passionnée par le droit, qui n'a pu poursuivre d'études supérieures. Son action dans la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste l'entraîne dans la lutte pour le droit de vote des femmes. Mère et fille participent aux mêmes combats et le soutien familial est constant. L'auteur nous fait pénétrer dans une bourgeoisie montréalaise qui ne semble guère « petite », même si elle est canadienne-française. Il y règne un climat intellectuel fécond et une préoccupation sociale envers les classes défavorisées qui dépasse la simple condescendance charitable du riche envers « ses pauvres », telle que longtemps enseignée par l'Église.

Dans une seconde partie, l'auteur évoque les riches années d'apprentissage de Marie Gérin-Lajoie, bien orientée par une mère énergique qui revendique pour sa fille le droit à des études qu'on lui avait refusées. Une femme d'envergure croise son chemin, mère Sainte Anne-Marie c.n.d., supérieure du Mont-Sainte-Marie et fondatrice de l'École d'enseignement supérieur, où Marie figure parmi les premières élèves en 1908. Celle-ci sera la première Canadienne française bachelière, avec une première place que la mesquinerie masculine lui refusera. Entourée de ces femmes énergiques et impliquées socialement, Marie Gérin-Lajoie a bénéficié de la direction spirituelle des Jésuites. L'auteur insiste beaucoup sur l'influence ignatienne et l'importance du discernement, un peu trop quand on sait — et l'auteur le souligne elle-même — combien sur d'autres aspects la fondatrice s'éloigne du maître, misogyne de surcroît. L'originalité de la voie choisie par Marie Gérin-Lajoie transparait dans la troisième partie de l'ouvrage : le laïcat, l'action catholique sociale dans un célibat non consacré entre 1910 et 1923. Marie refuse le mariage mais n'entrera en religion qu'à trente-trois ans et avec des idées bien décapantes sur cet état et sur son Institut. Elle choisit en pleine connaissance de cause, après avoir approfondi ses connaissances de la doctrine sociale de l'Église par des lectures et un voyage en Europe ; enfin, elle s'initie au service social à New York. Après avoir fondé le cercle d'études Notre-Dame, le premier destiné aux jeunes filles, Marie développe ses talents de communicatrice en donnant de nombreuses conférences et des articles à la *Bonne parole*, le mensuel de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste. À partir de 1919, elle enseignera l'action sociale aux femmes, en intégrant des disciplines qui leur étaient peu familières telles que l'économie, la sociologie et l'histoire. Ce travail aboutit à la fondation de l'École d'action sociale, en 1931.

Marie Gérin-Lajoie tire profit de ces expériences multiples en gardant à l'esprit les résultats concrets qu'elles permettent. Elle précise ainsi le plan de sa fondation après s'être vu refuser l'entrée de plusieurs communautés. Elle doit adopter une voie moyenne dans les constitutions de l'Institut : l'habit de veuve et le noviciat strict lui seront imposés par un épiscopat qui refuse toute innovation. Mais elle saura briser en pratique la

hiérarchie communautaire et favorisera la formation des sœurs. L'organisation souple de l'Institut, en petits groupes, permettait de répondre rapidement aux besoins sociaux nouveaux ; elle explique aussi la bonne réception de Vatican II ainsi que la résistance face à la sécularisation qui ébranle bon nombre de communautés. Nous ne pouvons qu'espérer le classement rapide des archives de l'Institut pour en mieux connaître l'évolution évoquée à grands traits dans cet ouvrage.

Hélène Pelletier-Baillargeon a réussi son pari, susciter « l'empathie et la connivence » à l'égard de son personnage, tout en rendant bien le climat social, intellectuel et religieux de l'époque. Marie Gérin-Lajoie s'en détache par sa fraîcheur, son intelligence et son non-conformisme novateur. L'auteur est servie par un style alerte qui fait oublier quelques coquilles et des inversions (de dates pp. 122 et 123 ; de légendes pour les portraits des parents de la fondatrice). Elle ne craint pas les pointes acidulées décochées à la hiérarchie ecclésiastique de l'époque. Le piège du jugement anachronique est toutefois évité : même si l'auteur ne cache pas son enthousiasme à découvrir en Marie Gérin-Lajoie une devancière de Vatican II, elle montre aussi les stratégies détournées et les agirs prudents de ces femmes aux idées audacieuses dans un contexte hostile. Cet ouvrage a aussi le mérite de présenter ces laïcs qui ont assimilé et mis en application la doctrine sociale de l'Église malgré les réticences des clercs.

Brigitte CAULIER

*Département d'histoire,
Université Laval.*

Andrée DÉSILETS, *Louis-Rodrigue Masson. Un seigneur sans titres*, Montréal, Boréal Express, 1985, 159p.

Andrée Désilets est une biographe qui a une bien grande qualité : elle aime les « héros » qu'elle étudie. Elle n'osait encore se l'avouer quand elle a publié son *Hector-Louis Langevin. Un Père de la Confédération canadienne* en 1969 ; aujourd'hui, moins craintive et plus sûre de son métier, elle n'a pas peur d'écrire qu'elle a « appris à connaître et [...] à aimer Rodrigue Masson » et qu'il a été pour elle « un agréable compagnon de vacances ». Elle a d'autant plus de mérite que, à l'image de Langevin, il est « un homme peu coloré ».

Il est pourtant choyé par la vie. « Seigneur sans titres », comme le présente le sous-titre du livre, Louis-Rodrigue Masson reçoit en héritage un nom, une fortune respectable, presque une destinée comme fils de Terrebonne lié à la bourgeoisie commerçante du Bas-Canada. Sa mère, la brillante seigneuresse de Terrebonne, lui donne les bases d'une éducation soignée qu'elle fait compléter par des études classiques au Séminaire de Saint-Hyacinthe, « l'un des foyers intellectuels les plus ardents de l'époque » ; l'étude du droit complètera cette formation.

« Rentier avant l'âge », Masson va exercer sa profession à Terrebonne où il devient le chef du clan Masson. Son prestige attire les politiciens : il succombe aux pressions de George-Étienne Cartier et devient, en 1867, député fédéral de Terrebonne ; il fait preuve